

Almadóvar tout cru

Maurice Elia

Number 171, April 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49920ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Elia, M. (1994). Almadóvar tout cru. *Séquences*, (171), 13–13.

toutes ces actrices au talent consommé, se détachent nettement Victoria Foyt (Madame Jaglom dans la vie et dont le jeu et la physionomie s'apparentent de façon flagrante à ceux de Patricia Neal) et Frances Fisher (compagne de Clint Eastwood dans la vie, qui, elle, ressemble plutôt à une jeune Maggie Smith).

Dans un tout autre registre, mentionnons l'extraordinaire **Desperate Remedies** (film néo-zélandais de Stewart Main et Peter Wells) et le sombre mais intelligent **Sugar Hill** (film américain de Leon Ichaso), tous deux déjà montrés au

(Grand Prix des Amériques au dernier Festival des films du monde). Le Canada était représenté par **Thirty-Two Short Films About Glenn Gould** (longuement applaudi), l'Italie avec **Fiorile** des frères Taviani, et la Grande-Bretagne avec deux films assez réussis (et sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir lors de leur sortie chez nous): **Backbeat** d'Iain Softley et **Four Weddings and a Funeral** de Mike Newell.

Pendant toute la durée du Festival se sont tenus des séminaires et des ateliers, tous très courus. Mis à part les rencontres



Peter Coyote et Victoria Abril dans **Kika** de Pedro Almodóvar

Festival des films du monde de Montréal. Les deux films, bien qu'aux antipodes l'un de l'autre, osent présenter des personnages qui permettent à leurs actions de dépasser toutes les limites et dont l'intensité possède quelque chose de shakespearien. Wesley Snipes, dans ce dernier film, démontre qu'il peut facilement devenir le grand acteur noir des années 90.

La France était à l'honneur avec cinq films: le **Conte d'hiver** de Rohmer, **La Crise**, **Tango**, **François Truffaut: portraits volés** et **Trahir**

avec Almodóvar et Luis Valdez (dont le dernier film, **Cisco Kid**, fut présenté dans le cadre du Festival), l'atelier de scénarisation animé par Stuart Kaminsky, romancier, scénariste et directeur du Conservatory of Motion Picture, Television and Recording Arts de la Florida State University, attira une foule d'intéressés (l'entrée à tous les séminaires était libre) venus participer à l'analyse approfondie des dialogues de plusieurs longs métrages.

Maurice Elia

Almodóvar tout cru

Passion: Aujourd'hui je souffre un peu plus pour faire mon genre de cinéma, mais ça me plaît. Chaque fois, ça devient plus intense, la passion aussi.

Hollywood: J'en ai un peu peur, mais ça prouve que je ne suis pas prêt à faire mon premier film américain. Mais tout dépend de l'histoire, du scénario qu'on me propose. Je reçois beaucoup de scénarios en provenance de Hollywood. Mais c'est la manière d'y produire des films qui me dérange le plus. Je suis un artisan, je fais tout avec les mains, je contrôle le moindre détail de mes films. À Hollywood, le réalisateur n'est certainement pas le propriétaire de son film, alors qu'en Espagne, moi, je le suis. Cette liberté, ce contrôle, je risque de les perdre en faisant un film en Amérique. Je ne me sens pas capable de faire un bon film à l'intérieur d'un autre système.

Peter Coyote (Kika): J'ai vu Peter Coyote dans **Bitter Moon** de Polanski, je l'ai beaucoup aimé. C'est le type même de l'écrivain américain bohème. Physiquement, il a tout ce que je voulais pour ce personnage. Le seul problème, c'est que je croyais pouvoir l'utiliser en son direct, mais j'ai fini par le doubler, bien que ce soit quelque chose que je n'aime pas particulièrement faire. Mais ce fut le seul problème.

Inspiration: Elle me vient de partout; en prenant un café, en regardant la télévision. Il y a aussi les événements qui m'arrivent, ceux que je recherche et ceux que j'attends encore, que j'imagine. Mes films sont inspirés de tout et de rien. Parfois, je me mets à écrire avec une idée en tête, puis, tout de suite après, je l'abandonne. Il y a beaucoup de ma vie dans mes films. Ce que j'y mets est souvent meilleur que ma vie. Tout est dans la manière dont je perçois la vie, pas ma vie elle-même. Je ne vis pas dans un désert.

Viol: Je ne suis pas très conscient du nombre de fois que j'ai mis un viol dans mes films. C'est une action horrible certes, mais il y a quand même quelque chose d'humain là-dedans.

Violence: Je crois que ce contrôle de la violence pour éviter la violence est un faux problème, c'est une erreur de direction. Ce qui provoque la violence, ce ne sont pas les films, c'est le manque d'avenir de certains gens, c'est la peur, l'injustice, la faim, l'impossibilité d'atteindre un certain espoir. La violence sociale n'est pas causée par les films. Moi, j'aime les films violents: John Woo, Sam Peckinpah. Pas Stallone, pas Schwarzenegger: leurs films ne sont pas des films, ils n'ont pas d'histoire, ce n'est pas artistique. Bien entendu, tout dépend de la personnalité du metteur en scène.

Personnages: J'aime les placer dans des situations extrêmes. Si on m'offre une histoire où une femme est très heureuse dans un environnement totalement heureux, je me demanderais de quoi il s'agit. Où peut aller un film pareil? Pour moi, il s'agit d'expliquer, de comprendre et de développer des personnages en conflit permanent.

Réalité et fiction: Toute œuvre d'art se crée et se fabrique quand l'auteur prend ses distances avec la réalité. C'est toujours une distorsion de la réalité, même lorsque vous écrivez votre propre autobiographie. Il y a toujours cette idée derrière: c'est parfois un vrai délire, mais derrière les images, il y a la réalité, c'est cela qui est important. On peut manipuler ces images, cette distorsion, car il y aura toujours un dialogue qui se passe entre l'artiste et son public.

Célébrité: Quand on devient quelqu'un de très connu, on provoque quelque chose chez les autres. Particulièrement chez les critiques. Je n'ai pas décidé d'être populaire, et je vis en ce moment mon succès comme une sorte de dictature. J'aime essayer de nouvelles choses. **Kika** est l'exemple typique.

Politiquement correct: ça, je ne comprends pas. C'est une expression qui n'existe pas en Europe.

Public cible: Je m'adresse à tous les gens qui vivent et qui ont des yeux. Je ne suis pas un provocateur, mais il y a des gens qui ne réagissent pas à mes films. Un film, c'est quelque chose de vivant. Je vis, le public vit: il doit donc y avoir un certain contact entre nous.

Remake: Blake Edwards referait **Femmes au bord de la crise de nerfs**. Ce serait bien, j'aime bien le cinéma de Blake Edwards. D'autres ont même acheté les droits de **Attache-moi** (la compagne de Kim Basinger). J'ai refusé de réaliser le film moi-même. En écrire le scénario, peut-être. Une adaptation doit tenir compte de la culture nouvelle avec laquelle on travaille. Il y a des ajustements à faire: il est totalement malaisé de vouloir rester figé avec l'original.

Être soi-même: J'ai un peu perdu la faculté de me divertir à Madrid qui est toujours une ville assez divertissante, mais pas autant qu'il y a dix ans. Je suis un homme très sincère, très spontané quand je fais un film, je ne cherche pas à provoquer. Je suis juste né comme ça.

Derniers films aimés: **The Piano** de Jane Campion, un des meilleurs films que j'aie jamais vus. J'admire cette capacité incroyable qu'elle possède à raconter une histoire. Ça me rend très jaloux. **Short Cuts** d'Altman: ça m'a fait de la peine qu'il n'ait pas été retenu aux Oscars.

(propos recueillis par M.E.)